

**Anne Quinchon-Caudal (Université Paris-Dauphine):**

**« ‘Revenons à la glèbe !’<sup>1</sup> — Le culte de la terre comme réaction aux crises économiques et culturelles dans l’Allemagne des années 1880 au début du Troisième Reich »**

Dans le couple « crise et culture » qui nous intéresse ici, on me permettra de mettre d’abord l’accent sur le mot « culture ». Ce terme évoque en effet au germaniste le concept de « Kultur », que nombre de penseurs conservateurs, depuis notamment Richard Wagner, opposèrent à celui de « Zivilisation »<sup>2</sup>. La *Kultur* allemande, ce sont les lettres (Goethe, Schiller), la musique (Bach, Beethoven), la philosophie (Kant), ainsi que l’idéalisme, l’interiorité et l’apolitisme, présentés comme des vertus typiquement allemandes<sup>3</sup> — une *Kultur*, dont le modèle se trouve dans le passé, et qu’il convient de faire revivre ; une *Kultur* qui contraste avec la *Zivilisation*, associée à la modernité, à la superficialité, à l’internationalisme, au technicisme et au matérialisme. Cette dichotomie, caractéristique de ce que l’on a appelé les « idées de 14 », est bien connue.

La thèse que je souhaiterais défendre ici, c’est que la *Kultur* allemande a été étroitement associée à la terre allemande, à la « glèbe » (*Scholle*), au « terroir » — à la « Heimat », mot impossible à traduire en français, et qui exprime un attachement physique à un sol d’où l’on tire son origine. Cette *Heimat*, cette terre natale, possède aux yeux de nombre d’Allemands de 1900 une triple signification : elle est un paysage particulier, qui façonne et reflète l’âme de ceux qui l’habitent, au point de les unir dans cette symbiose de l’individu et de la communauté que l’on appelle le *Volk*, le peuple<sup>4</sup>.

Durant les périodes d’incertitude suscitées par les différentes crises économiques que l’Allemagne a traversées entre les années 1880 et 1930, la terre est apparue comme le refuge par excellence : refuge pour surmonter les pénuries alimentaires, mais aussi lieu où l’on put inventer et réaliser un monde meilleur, ou encore îlot de préservation de l’être menacé par la décadence urbaine, voire même source de renouveau racial.

---

<sup>1</sup> cf. le titre du l’ouvrage de W.SCHARENBERG : *Zurück zur Scholle! — Vom Schrebergarten zum Gartenstadt — Ein Weg zur Massensiedlung*, „Der Ruf“, Berlin-Weißensee, 1931.

<sup>2</sup> Sur le concept de « Kultur » dans la pensée allemande depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, cf. G.BOLLENBECK : *Bildung und Kultur — Glanz und Elend eines Deutungsmusters*, Insel Verlag, Frankfurt und Leipzig, 1994.

<sup>3</sup> Pensons par exemple au Thomas Mann des *Considérations d’un apolitique*, pour qui « la démocratie, la politique même sont étrangères à l’essence allemande ».

cf. T.MANN : *Betrachtungen eines Unpolitischen*, Fischer, Berlin, 1918, avant-propos.

Le sociologue Norbert Elias parvient au même constat critique dans ses *Etudes sur les Allemands*.

cf. N.ELIAS : *Studien über die Deutschen — Machtkämpfe und Habitusentwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, Suhrkamp, 1989, chap. „,Kulturgeschichte‘ und ,politische Geschichte‘“.

<sup>4</sup> cf. R.P.SIEFERLE : *Fortschrittsfeinde? — Opposition gegen Technik und Industrie von der Romantik bis zur Gegenwart*, C.H.Beck’sche Verlagsbuchhandlung, München, 1984, chap.15.

Ces différentes conceptions de la terre allemande se sont globalement succédées au cours du demi siècle qui nous intéresse, mais elles se sont aussi entremêlées, et influencées mutuellement. Mon plan sera donc davantage thématique que chronologique. J'ajouterai que, le culte de la terre étant très largement le fait de penseurs conservateurs ou nationalistes, je me concentrerai ici essentiellement sur les idéologies de droite.

## **La terre, territoire menacé par les bouleversements économiques**

Rappelons pour commencer en quelques mots la situation sociale et économique de l'Allemagne de Guillaume II, c'est-à-dire vers 1880<sup>5</sup>.

Comme on le sait, l'Allemagne a connu une révolution industrielle plus tardive que la France et la Grande-Bretagne. Alors qu'elle n'est encore qu'un pays majoritairement agricole jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, elle finit par atteindre globalement le niveau d'industrialisation de ses voisins européens, et en particulier de son principal concurrent, la Grande-Bretagne, vers 1900 : l'utilisation de la machine à vapeur est devenue massive, la bourgeoisie d'affaires chasse progressivement l'aristocratie du pouvoir, et l'ouvrier-prolétaire tend à former une nouvelle classe sociale. A cette époque, environ 40% de la population active travaille dans le secteur secondaire, contre 25% un demi siècle plus tôt.

A l'instar de ce qui se passe dans les autres pays européens, ce passage d'un Etat agricole à un Etat industriel s'accompagne en Allemagne d'un exode rural important. En effet, grâce en particulier à la baisse importante de la mortalité infantile, la population ne cesse de s'accroître. Comme Thomas R.Malthus l'avait affirmé 50 ans plus tôt en considérant la situation en Angleterre, lorsqu'une population s'accroît de manière trop importante, elle peine à se procurer ses moyens de subsistance, et finit par être touchée par la paupérisation<sup>6</sup>. Et l'on constate bien ici l'appauvrissement massif d'une partie de la population, des fils et filles de paysans ou d'artisans ruraux, qui ne peuvent plus rester sur la terre de leurs ancêtres, malgré l'amélioration certaine des rendements agricoles. Ils choisissent donc de fuir vers les villes, avec l'espoir

<sup>5</sup> Pour ce rappel historique, je me réfère en particulier au chapitre rédigé par D. ZIEGLER „Das Zeitalter der Industrialisierung 1815-1914“, in: M.NORTH (Hg.) : *Deutsche Wirtschaftsgeschichte — Ein Jahrtausend im Überblick*, C.H.Beck, München, 2000, p.192-281; cf. également K.BERGMANN: *Agrarromantik und Großstadtfeindschaft*, Verlag Anton Hain, Meisenheim am Glan, 1970, chap.B.

Sur l'image des villes au tournant du siècle, on consultera la thèse de doctorat d'I.MITY: *Le Gouffre de l'espèce humaine : Discours sur la dégénérescence dans les villes allemandes à l'ère de l'urbanisation (1850-1914)*, Ecole doctorale TESOLAC, thèse soutenue le 28 novembre 2005 à l'Université de Lille III ; et surtout M.CLUET : *L'Architecture du III<sup>e</sup> Reich — Origines intellectuelles et visées idéologiques*, Peter Lang, Berne, 1987, chap. II.

<sup>6</sup>cf. T.R.MALTHUS : *An Essay on the Principle of Population, as it Affects the Future Improvement of Society*, 1798.

d'y mener une vie meilleure. Entre 1860 et 1925, près de 25 millions d'Allemands émigrent soit dans un autre pays (notamment sur le continent américain), soit, pour la plupart, dans une autre région d'Allemagne. Certains contemporains furent si impressionnés par ces migrations intérieures qu'ils les comparèrent aux grandes migrations des peuples germaniques aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles<sup>7</sup>.

Aussi les villes forment-elles très rapidement des lieux hideux de concentration de populations où règnent une grande misère et un manque total d'hygiène. Pour décrire les immeubles d'ouvriers et d'employés pauvres, où les fenêtres s'ouvrent sur des cours fermées, on emploie le terme explicite de « casernes de location » (*Mietskasernen*)<sup>8</sup>. La promiscuité est encore accrue par le fait que les parcelles constructibles des grandes villes font l'objet de spéculation de la part de sociétés immobilières : à peine un terrain constructible est-il mis en vente qu'il est déjà acheté par l'une de ces sociétés, qui le revend ensuite en faisant un grand bénéfice. Aussi l'accroissement du prix des terrains provoque-t-il tout naturellement l'augmentation du prix des loyers<sup>9</sup>.

Ces changements structurels se sont naturellement accompagnés chez les Allemands de cette époque du sentiment angoissant de vivre une vie très différente de celle de leurs parents, une vie de moins en moins rythmée par le cycle du soleil et des saisons, et de plus en plus par celui bien plus pressant de la pointeuse de l'atelier ou de la machine à vapeur. Le chemin de fer en particulier vient bouleverser la vie des petits villages. Son trajet redessine (ou défigure) la campagne. Et si l'on en croit les récits des contemporains, vu depuis le train, le paysage défile à une vitesse si fulgurante qu'il en devient inaccessible aux sens !

Ainsi, en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, l'homme modifie-t-il profondément son rapport à la nature : non seulement il s'en détache, mais, pour reprendre et prolonger la formule de Descartes, il en devient même vraiment « maître et possesseur ».

Inquiets de voir les campagnes se vider de leurs habitants et les villes s'étendre très rapidement, des intellectuels allemands conservateurs, issus pour la plupart de la bourgeoisie cultivée, redécouvrirent les thèses de Wilhelm Heinrich (von) Riehl, un journaliste devenu historien de la culture et des folklores, dont les écrits de sociologie ne connurent que peu de succès à l'époque de leur rédaction, dans les années 1860. Une vingtaine d'années plus tard, la disparition d'une certaine Allemagne qu'il avait annoncée semblait se réaliser : « Il n'y a pas que la naissance de nouvelles villes ; la croissance gigantesque de nombreuses villes anciennes constitue elle aussi la manifestation actuelle des symptômes inquiétants d'un phénomène contraire à la nature

<sup>7</sup> cf. K.BERGMANN, 1970, chap.B.

<sup>8</sup> Ce terme peut être mieux traduit par l'expression moins littérale de « casernes ouvrières ».  
cf. M.CLUET, 1987, p.23, note 1.

<sup>9</sup> cf. E.MEYER-RENSCHHAUSEN/H.BERGER: „Bodenreform“, in: D.KERBS/J.REULECKE (Hg.):  
*Handbuch der deutschen Reformbewegungen 1880-1933*, Peter Hammer Verlag, Wuppertal, 1998, p.265-276.

(*Widernatur*). Le particularisme si sain de la vieille Angleterre est inhumé à Londres ; Paris est l'abcès toujours purulent de la France. [...] Les grandes villes, plus ou moins grandes, dans lesquelles meurt tout ce qui faisait le particularisme des [petites] villes allemandes, sont les hydrocéphales de la civilisation moderne. »<sup>10</sup>

Inspirés notamment par le modèle anglais des *Arts and Crafts*, ces intellectuels allemands inquiets de l'urbanisation massive créèrent de nombreuses associations de défense du terroir, des traditions rurales et du patrimoine<sup>11</sup>. Contrairement aux associations actuelles de défense de l'environnement, ces associations ne cherchaient pas à préserver le cadre de vie d'espèces animales menacées, mais à revenir au bon vieux temps, à sauvegarder la « patrie », c'est-à-dire un héritage culturel et des paysages considérés comme ancestraux, que la modernité et le tourisme naissant, avec sa « plèbe voyageuse » (*Reisepöbel*)<sup>12</sup>, viendraient menacer. C'est justement vers 1900 que le terme de « Heimat » acquiert toute sa valeur affective<sup>13</sup>. Les associations se donnent pour objectif de « protéger le terroir » (*Heimatschutz*), de « cultiver les valeurs du terroir » (*Heimatpflege*), de se consacrer à l'« art du terroir » (*Heimatkunst*). Parallèlement, on ne recherche plus le *Volkstum*, c'est-à-dire l'essence du peuple, que dans les campagnes, comme si le peuple des villes ne constituait plus, lui aussi, le *Volk* allemand. Le paysan est un rocher, dernier rempart face aux forces de dissolution que représentent les ouvriers et la social-démocratie montante.

Ce culte de la belle campagne, et d'une nature soi-disant harmonieuse, expression du divin, s'inscrit dans la continuité de la philosophie de la nature d'un Jean-Jacques Rousseau. Il n'est pas le fait des paysans eux-mêmes, pour qui la terre reste le lieu du combat pour la survie, la matière brute à façonner, mais bien celui de citoyens majoritairement bourgeois, qui veulent pouvoir se ressourcer loin de la pollution de la grande ville. Ainsi Ernst Rudorff, qui fonda en 1904 la Fédération de défense du terroir (*Bund Heimatschutz*), possédait-il deux logements : l'un à Berlin, et l'autre en Basse-Saxe. Il estimait par ailleurs que les paysans étaient dépourvus de tout sens poétique, et que les ouvriers issus de la ville étaient incapables de percevoir la beauté de la nature. De même, la revue conservatrice *Das Land*<sup>14</sup>, dirigée par Heinrich Sohnrey, s'adressait-elle à des lecteurs ayant un niveau de vie assez élevé pour pratiquer les sciences naturelles ou l'ethnologie en amateurs, et avoir le loisir de goûter les beautés de

<sup>10</sup> W.H.von RIEHL: *Die Naturgeschichte des Volkes als Grundlage einer deutschen Social-Politik — Erster Band: Land und Leute*, 8. Auflage, Verlag der J.G.Cotta'schen Buchhandlung, Stuttgart, 1883, p.102.

<sup>11</sup> cf. E.KLUETING: „Heimatschutz“, in: D.KERBS/J.REULECKE, 1998, p.47-57; cf. également G.GRÖNING/J.WOLSCHKE-BULMAHN: „Landschafts- und Naturschutz“, in: D.KERBS/J.REULECKE, 1998, p.23-34. Pour mieux comprendre les différents aspects de ce mouvement, cf. J.WOLSCHKE-BUHLMAHN : „Heimatschutz“, in: U.PUSCHNER/W.SCHMITZ/J.H.ULBRICHT (Hg.): *Handbuch zur „völkischen“ Bewegung 1871-1918*, K.G.Saur, München, 1996, p.533-545.

<sup>12</sup> E.RUDORFF: *Heimatschutz*, G.Müller, München/Leipzig, 1904, p.61; cité par K.BERGMANN, 1970, p.127.

<sup>13</sup> cf. K.BERGMANN, 1970, chap.C, 1,6.

<sup>14</sup> La revue bimensuelle *Das Land* fut fondée en 1893.

la nature. De fait, si certaines traditions rurales et certains paysages purent être préservés de la disparition grâce à de tels réseaux, il n'en reste pas moins que ce sont ces messieurs de la ville qui définissaient arbitrairement ce qu'est la vraie vie paysanne, voire lui inventaient un passé idéalisé et des traditions charmantes. Le regard que ces citadins bourgeois portaient sur la campagne allemande figeait donc la terre dans un rôle de *locus amoenus*, voire même de territoire utopique.

La manifestation la plus caractéristique de cette tendance à l'idéalisation de la nature fut le mouvement de jeunesse bien connu des *Wandervögel*, fondé en 1901. Les *Wandervögel* étaient de jeunes citadins, souvent issus de la bourgeoisie, qui se retrouvaient durant leurs loisirs pour marcher ensemble, chanter autour d'un feu de camp, et dormir à la belle étoile ou dans une auberge de jeunesse (surtout après la Première Guerre mondiale). Cette « première culture juvénile moderne »<sup>15</sup> eut des répercussions commerciales et culturelles importantes : vente de matériel de camping, de vêtements, de nourriture, mais aussi d'instruments de musique destinés à accompagner leurs très nombreux chants. Ces chants, de même que la littérature des mouvements de jeunesse, nous révèlent que la nature était synonyme pour ces jeunes hommes et femmes de beauté, de libération du carcan de la vie bourgeoise de leurs parents : élevés selon les codes autoritaires et violents de la société wilhelmienne, ils découvrent sur les routes la douceur de l'amitié, promesse d'un autre monde<sup>16</sup>. S'ils veulent troquer « les murs de la cité grise » contre « les bois et les champs », c'est avant tout pour fuir une réalité dans laquelle ils ne trouvent pas leur place<sup>17</sup>. Il ne faut donc pas oublier qu'en dépit de leurs allures bucoliques, les randonnées des *Wandervögel* avaient un caractère contestataire non négligeable. Elles traduisent un « malaise dans la culture », pour reprendre la formule de Freud<sup>18</sup>. Écoutons ce qu'en dit le catholique Romano Guardini : « Partir en randonnée (*das Wandern*), ce n'est pas du tout la même chose que de faire un excursion. Cela signifie quitter la vie contre nature que l'on mène à la ville pour pénétrer dans la nature intacte, quitter la foule citadine décatie pour le peuple. La randonnée est un art de vivre. [...] On y acquiert le sens de l'indépendance. Mais en même temps, on réalise que l'on forme une communauté, et que chacun est responsable des autres. Nos sens s'ouvrent à la beauté, et l'on apprend à distinguer le vrai de l'artificiel. Un nouveau rapport à la réalité se fait jour, à ce que l'on est, aux hommes, aux choses, à la vie, à la patrie... »<sup>19</sup>

---

<sup>15</sup> F.GENTON: « Les idées du Haut-Meissner — A propos du rassemblement de la jeunesse libre allemande du 10 au 12 octobre 1913 », in : M.CLUET (dir.) : *Le Culte de la jeunesse et de l'enfance en Allemagne 1870-1933*, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 151.

<sup>16</sup> cf. par exemple le chant „Wir sind jung die Welt ist offen“ (1914).

Sur la violence inhérente à la culture bourgeoise de l'époque wilhelmienne, et sur ses causes, cf. en particulier N.ELIAS, 1989.

<sup>17</sup> cf. K.BERGMANN, 1970, chap.C, 1,6.

<sup>18</sup> S.FREUD: *Das Unbehagen in der Kultur*, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Wien, 1930.

<sup>19</sup> R.GUARDINI, programme du mouvement „Quickborn“ (1921), cité par H.PROSS : *Jugend — Eros — Politik — Die Geschichte der deutschen Jugendverbände*, Schez Verlag, Bern, München, Wien, 1964.

Ainsi, jusqu'en 1914, on constate qu'il y a en Allemagne moins un mouvement de retour à la terre réelle qu'un appel à revenir à la « Nature », à une nature idéalisée. C'est essentiellement le fait de citadins aisés, qui retrouvent rapidement le confort de la grande ville, ainsi que d'artistes. Cette nature rêvée, esthétisée, est mise au service de la critique de la civilisation moderne, dont la grande ville froide et anonyme est le symbole même. Paradis privé, lieu des relations humaines intactes, elle n'a pas encore été atteinte par la laideur, la puanteur, le bruit, l'adultère et la prostitution. Voici la vision que Rudorff nous livre de cette opposition supposée : « Là-bas [à la campagne], valeurs bourgeoises, bien-être, simplicité, paix et joie, modération et satisfaction, humour et crainte de Dieu ; ici [à la ville] arrivisme, prétention et tape-à-l'oeil, vanité et élégance, prosaïsme total, froideur et lassitude. Là-bas, la poésie ; ici, la froide raison. »<sup>20</sup>

Cette vision toute négative de la grande ville est le signe d'un pessimisme culturel, que des utopies réformatrices tentèrent toutefois de dissiper.

### **La terre, lieu de réalisation des utopies**

En effet, la campagne allemande ne fut pas seulement un lieu rêvé par des poètes et des nostalgiques de l'âge d'or. Dès les années 1890, mais surtout au lendemain de la Première Guerre mondiale, de petits groupes de citadins tentèrent l'aventure de fonder des communautés rurales (*Siedlungen*). Le thème de la « réagrarisation » en profondeur de l'Allemagne était d'ailleurs largement répandu au sein des mouvements de jeunesse, qui fournirent de nombreux colons dans les années 1920<sup>21</sup>.

Les colons ayant des convictions politiques ou religieuses très diverses allant de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, certains rêvant de fonder une communauté chrétienne authentique tandis que d'autres prétendaient vivre dans l'amour libre, je n'évoquerai ici pour illustrer mon propos que quelques colonies très célèbres.

Notons tout d'abord qu'au delà de leurs convictions politiques ou religieuses affirmées, la plupart des nouvelles colonies rurales avaient en fait essentiellement une vocation pragmatique : nourrir leurs membres. A la fin de la Grande Guerre en effet, et surtout durant la grande inflation qui frappa l'Allemagne en 1922-1923, la famine toucha durement une partie de la

<sup>20</sup> E.RUDORFF, 1904, p.16 et suiv.; cité par K.BERGMANN, 1970, p.126.

<sup>21</sup> cf. W.R.KRABBE: *Gesellschaftsveränderung durch Lebensreform — Strukturmerkmale einer sozialreformerischen Bewegung im Deutschland der Industrialisierungsperiode*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1974, chap.3; cf. également M.CLUET, 1987, chap.III.

population. Rappelons que si 1 dollar valait 8 000 marks en décembre 1922, il en valait quatre mille deux cents milliards au pire de la crise, en novembre 1923<sup>22</sup>. Cette crise financière épouvantable, ainsi que le chômage qui frappait durement le pays, amenèrent donc certains Allemands à « fuir les villes » (*Stadtflucht*) pour tenter de trouver des moyens de subsistance à la campagne. Bien qu'on ne puisse pas parler d'arrêt de l'exode rural, on constate toutefois que de nombreuses petites communautés s'organisèrent autour d'un projet de vie partagée, prolongation de la fraternité éprouvée au front. Ce mouvement de retour à la terre fut encouragé par une loi de 1919 qui favorisait l'installation de communautés agricoles sur les marches orientales de l'Allemagne<sup>23</sup>.

La plus célèbre d'entre elles existe encore aujourd'hui. Il s'agit de la « colonie végétarienne fruiticole » (*vegetarische Obstbaukolonie*) Eden, fondée en 1893 pour offrir à Berlin des produits frais et de qualité. Si les membres fondateurs n'étaient qu'une vingtaine, la colonie s'étendit rapidement pour compter jusqu'à 450 membres en 1923. On le devine : il ne s'agit pas ici d'une petite coopérative d'idéalistes, mais bien d'une micro-société qui entendait mettre en oeuvre des principes alternatifs qui firent école.

C'est qu'Eden était étroitement liée au mouvement de réforme de la vie (*Lebensreform*). La *Lebensreform*, qui a profondément marquée l'Allemagne de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, entendait proposer une autre manière de vivre dans des domaines aussi divers que l'alimentation (végétarisme), l'habillement (dénonciation de la nocivité du corset), la sexualité (féminisme, défense de l'amour libre), l'éducation (condamnation de la violence éducative), la santé (lutte contre l'alcoolisme, hygiénisme), etc. En un mot : la *Lebensreform* est la recherche d'un développement harmonieux de l'être dans son environnement naturel et social. En matière économique, les théories liées à la *Lebensreform* peuvent être décrites succinctement comme des tentatives de proposer une troisième voie entre capitalisme et socialisme. Dans le contexte de spéculation foncière et immobilière évoqué plus haut, le sol occupe une place très importante au sein de ces propositions de réforme du système économique.

Il convient d'évoquer à ce propos trois penseurs<sup>24</sup>. Tout d'abord, l'écrivain autrichien Theodor Hertzka, qui décrivit dans un roman une communauté rurale utopique baptisée « Freiland », Terre libre<sup>25</sup>. Dans cette communauté située en Afrique centrale, la terre serait partagée par tous, ce qui rendrait la spéculation impossible et constituerait ainsi « une oeuvre de libération de l'humanité »<sup>26</sup>. Hertzka semble croire à la possibilité de réaliser cette utopie, puisqu'il qualifie son récit fictif de « vision sociale de l'avenir » — et il est vrai que la

---

<sup>22</sup> cf. G.AMBROSIUS: „Von Kriegswirtschaft zur Kriegswirtschaft 1914-1945“, in: M.NORTH, 2000, p. 282-350.

<sup>23</sup> *Reichssiedlungsgesetz*.

<sup>24</sup> cf. notamment E.MEYER-RENSCHHAUSEN/H.BERGER, in: D.KERBS/J.REULECKE, 1998, p.265-276.

<sup>25</sup> T.HERTZKA : *Freiland — Ein soziales Zukunftsbild*, Duncker, Leipzig, 1890.

<sup>26</sup> ebenda, conclusion.

communauté Freiland sert encore de modèle aujourd'hui à certains mouvements alternatifs<sup>27</sup>.

Cinq ans plus tard, le sociologue Franz Oppenheimer répondit à Hertzka que sa communauté utopique pouvait être fondée sur le territoire allemand, pour peu que des ouvriers ou des travailleurs agricoles acquièrent ensemble des terres, et les exploitent selon un mode coopératiste. Ces nouveaux paysans seraient heureux, bien nourris, et ne chercheraient donc pas à rejoindre les villes. Ce retour à la terre aurait même des conséquences sur l'ensemble du système économique. En effet, selon Oppenheimer, l'objectif serait d'« attaquer le capitalisme en fondant des colonies qui seraient assez grandes pour [...] aspirer les ouvriers des grands propriétaires terriens voisins et des capitalistes, et ainsi, forcer ces derniers à verser des salaires plus élevés, ce qui signifie qu'ils devraient renoncer progressivement à une partie de leur plus-value [...]. »<sup>28</sup> Ces thèses d'Oppenheimer suscitèrent l'attention des *Wandervögel*, mais aussi des membres de la communauté d'Eden — où le sociologue séjourna d'ailleurs —, ainsi que du père spirituel de l'Etat d'Israël, avec ses kibboutz : Theodor Herzl.

Le troisième grand théoricien d'une réforme foncière fut un commerçant germano-argentin, qui inspira nombre de ses contemporains en Europe et aux Etats-Unis : Silvio Gesell<sup>29</sup>. Très influencé par la lecture de l'essai de l'Américain Henry George, *Progress and Poverty*<sup>30</sup>, Gesell demande lui aussi que la terre soit libre, c'est-à-dire que la spéculation soit rendue impossible. Pour cela, il suffirait, dit-il, que l'Etat rachète leurs terres aux grands propriétaires terriens, pour les louer ensuite aux paysans, de quelque pays qu'ils viennent, en fonction de leurs besoins<sup>31</sup>. Homme de la *Lebensreform*, Gesell rejette à la fois le capitalisme et le communisme, et il se soucie de garantir aux mères de famille une véritable indépendance financière en proposant de leur verser une sorte de fermage proportionnel au nombre d'enfants qu'elles auraient élevés<sup>32</sup>. Sa troisième voie, il la décrit comme un « ordre économique naturel », à comprendre ici comme un ordre conforme à la nature de l'homme et favorable à son progrès. S'il convient, selon Gesell, de supprimer toute forme de privilège économique, à commencer par les rentes, c'est pour permettre à la concurrence entre les individus de s'exercer librement. Ainsi les succès des uns et des autres ne seraient-ils dus qu'à leurs qualités innées — qualités qu'ils transmettraient à

---

<sup>27</sup> cf. C.REPUSSARD : „Lebensreform und koloniale Utopie: *Freiland* von Theodor Hertzka“, in : M.CLUET (dir.) : *La « Lebensreform » ou la dynamique sociale de l'impuissance politique / „Lebensreform“ — Die soziale Dynamik der politischen Ohnmacht*, Gunter Narr, 2012.

<sup>28</sup> F.OPPENHEIMER : „Mein wissenschaftlicher Weg“, in : F.MEINER (Hg.): *Die Volkswirtschaftslehre der Gegenwart in Selbstdarstellung*, Bd.2, Leipzig, 1929, p.84-85.

<sup>29</sup> cf. notamment W.ONKEN : „Freiland — Freigeld“, in : D.KERBS/J.REULECKE, 1998, p.277-288.

<sup>30</sup>H.GEORGE : *Progress and Poverty — An inquiry into the cause of industrial depressions, and of increase of want with increase of wealth: The remedy*, Kegan, P.Trech & Co., London, 1879.

<sup>31</sup> cf. S.GESSELL: *Die natürliche Wirtschaftsordnung durch Freiland und Freigeld*, Physiokratischer Verlag, Berlin, 1916, chap.2.1.

<sup>32</sup> On trouve une idée similaire chez Ernst Hunkel, le fondateur de la colonie Donnershag.

cf. A.QUINCHON-CAUDAL : « Les haras humains, ou comment arracher la vraie vie à l'abîme de la décadence », in : M.CLUET (dir.), 2012.



leur descendance, améliorant de fait les caractères généraux du genre humain. L'humanité, conduite par les plus nobles de ses fils, se déchargerait du fardeau des êtres inférieurs, et pourrait reprendre son ascension vers des buts divins<sup>33</sup>. (N'en déplaise aux thuriféraires actuels de Gesell, cette optique est clairement social-darwiniste.)

Les thèses de Gesell inspirèrent directement le végétarien Friedrich Schöll, qui fonda en 1921 près de Stuttgart une communauté de plusieurs dizaines de membres, anciens *Wandervögel* et blessés de guerre pour la plupart, désireux de « mener une vie saine, simple et modeste, [et d'appliquer] un ordre économique moral et juste »<sup>34</sup>. Cette colonie, le Vogelhof, permettait à ses membres de vivre du travail de la terre, mais elle disposait aussi d'une maison de repos, où les citadins fatigués pouvaient goûter aux joies de la vie dans la nature<sup>35</sup>.

A côté des projets de refondation du système économique sur la base d'une réforme de la propriété foncière, on trouve une autre grande utopie, celle des cités-jardins. En Allemagne, elle fut portée essentiellement par le journaliste et éditeur Theodor Fritsch, qui publia en 1896 un essai intitulé *La Ville du futur*<sup>36</sup>. Fritsch fut très déçu de l'accueil d'abord réservé à son ouvrage<sup>37</sup>, et il lui fallut attendre le succès des « Garden Cities » d'Ebnezer Howard<sup>38</sup> en Grande-Bretagne pour être lu par ses compatriotes à la veille de la Première Guerre mondiale.

Fritsch ne dénonce pas la grande ville en tant que telle, car il a bien conscience qu'une grande nation a besoin de grandes villes. Ce qu'il récuse, c'est la croissance anarchique, non planifiée de ces villes. Reprenant le terme de Riehl, il s'effraie de les voir devenir « hydrocéphales », alors qu'une organisation raisonnée garantirait le succès du commerce, la bonne santé des habitants et la beauté des lieux. Fritsch propose donc de dessiner les villes selon un schéma de zones concentriques, ou en spirale — une organisation dans laquelle les constructions seraient regroupées par similitude : au centre, les monuments publics ; puis les habitations, depuis les plus grandes jusqu'aux maisons ouvrières ; ensuite, les ateliers ; et à la périphérie, les usines et les

<sup>33</sup> ebenda, préface à la troisième édition (1918).

<sup>34</sup> F.SCHÖLL, cité par T.FALTIN, in : *Heil und Heilung — Geschichte der Laienheilkundigen und Struktur antimoderner Weltanschauungen in Kaiserreich und Weimarer Republik am Beispiel von Eugen Wenz (1856-1945)*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2000, p.67.

<sup>35</sup> cf. A.QUINCHON-CAUDAL, 2012; cf. en particulier C.KNÜPPEL: „Vorarbeiten zu einer geistigen Einheit des deutschen Volkes“: Friedrich Schöll als Leiter der Württembergischen Bauernhochschule und der Arbeitsgemeinschaft Vogelhof“, in: P.CIUPKE/ K.HEUER/F.J.JELICH / J.H.ULBRICHT (Hg.): *Die Erziehung zum deutschen Menschen, Völkische und nationalkonservative Erwachsenenbildung in der Weimarer Republik*, Geschichte und Erwachsenenbildung, Band 23, Essen 2007, S. 187- 216.

<sup>36</sup> T.FRITSCH : *Die Stadt der Zukunft — Die neue Gemeinde*, Fritsch, Leipzig, 1896.

<sup>37</sup> T.FRITSCH : *Die Stadt der Zukunft — (Gartenstadt)*, zweite (Titel-)Ausgabe, Hammer-Verlag, Leipzig, 1912, préface à la deuxième édition.

<sup>38</sup> E.HOWARD: *To-morrow — A peaceful path to real reform*, Swan Sonnenschein, London, 1898.

La seconde édition de 1902 porte le titre *Garden cities of to-morrow*. La première traduction allemande date de 1907 : *Gartenstädte in Sicht*, Diederichs, Jena.

entreprises. Les espaces verts ne manqueraient pas, surtout à l'extérieur de la ville. Enfin, comme Hertzka, Fritsch imagine que la terre serait partagée, et protégée contre l'avidité des spéculateurs par son caractère inaliénable et insaisissable (*unverschuldbar*)<sup>39</sup>.

On aurait tort toutefois de lire l'essai de Fritsch comme une simple peinture d'une cité-jardin utopique, synthèse des avantages de la vie rurale et de ceux de la vie citadine<sup>40</sup>, une cité dont les habitants connaîtraient enfin le bonheur, et où les conflits de classe auraient cédé la place à une communauté nationale harmonieuse<sup>41</sup>. Si Fritsch cherche à offrir un modèle organisationnel, au même titre que nombre de membres de la *Lebensreform* (à laquelle on peut le rattacher à certains égards), il est bien trop habité par des convictions *völkisch* et antisémites pour ne pas porter un regard angoissé sur le rapport ville-campagne. En effet, contrairement aux conservateurs, les penseurs *völkisch* ne voient pas dans la terre uniquement le lieu de la tradition et de l'authenticité : elle porte à leurs yeux le dernier espoir de rédemption d'une nation frappée par la décadence sociale et raciale.

### **La terre, espoir de rédemption pour la nation**

« Décadence » : telle est la crainte qui domine les esprits des penseurs de droite en Allemagne au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'*Essai sur l'inégalité des races humaines*<sup>42</sup> de Gobineau, qui présente l'évolution des races comme une inexorable dégénération, est bien connu des milieux *völkisch* depuis que le wagnérien Ludwig Schemann l'a traduit de 1898 à 1901<sup>43</sup>. Quant au célèbre *Déclin de l'Occident*<sup>44</sup> du conservateur Oswald Spengler, il est interprété par nombre de contemporains comme le juste diagnostic du mal qui ronge l'époque. Le « déclin », c'est la fin de la suprématie mondiale de l'homme ouest-européen, et l'inéluctable passage de la culture à la civilisation<sup>45</sup>.

De nombreux membres de ces colonies rurales avaient en fait une vision proprement apocalyptique du destin de la nation. Chassée du Paradis originel — le Moyen-Âge des écrivains romantiques —, elle aurait sombré dans la

<sup>39</sup> T.FRITSCH, 1912, postface.

<sup>40</sup> cf. K.BERGSMANN, 1970, chap.C, 1,6, 4 ; cf. W.R.KRABBE, 1974, chap.3.

<sup>41</sup> cf. P.NEAU : „Die deutsche Gartenstadtbewegung: Utopismus, Pragmatismus, zwiespältige Aspekte“, in : M.CLUET (dir.), 2012.

<sup>42</sup> A.de GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Firmin-Didot, Paris, 1853.

<sup>43</sup> *L'Essai* ne fut en réalité pas l'oeuvre de Gobineau la plus lue en Allemagne. Ses *Nouvelles asiatiques* et *La Renaissance* connurent un plus grand succès encore.

cf.notice de J.BOISSIEL, in : A.de GOBINEAU, *OEuvres*, vol.1, Bibliothèques de la Pléiade, Gallimard, France, 1983, p.1263.

<sup>44</sup> O.SPENGLER : *Der Untergang des Abendlandes — Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, 1. Band: Verlag Braumüller, Wien, 1918; 2.Band: Verlag C.H.Beck, München, 1922.

<sup>45</sup> ebenda, introduction, 12.

civilisation moderne, et seul un retour à la vie rurale originelle pourrait offrir un espoir de rédemption.

Dans le même temps, le triomphe d'une vision biologisante des phénomènes sociaux, subséquente à la révolution darwinienne, amenait à considérer l'eugénisme (souvent appelé « hygiène raciale ») comme un excellent moyen de lutter contre cette supposée dégénérescence. Grossièrement résumé, le programme consistait à inciter les meilleurs à se reproduire, et à éviter que les masses inférieures proliférantes ne les empêchent d'atteindre un stade aristocratique du développement humain.

La terre n'échappe pas à cette vision du monde : puisqu'il faut soigner le corps national, elle devient médicament.

Cette perspective est clairement celle de Theodor Fritsch. Il précise ainsi dès les premières pages de sa *Ville du futur* que « la véritable source de la force nationale et de la santé [se trouve] dans l'agriculture et la vie rurale »<sup>46</sup>. Si la ville nuit à la santé physique et morale de l'individu, et accroît en lui l'esprit de déraison, affirme Fritsch, la vie rurale bien ordonnée est en mesure d'appriivoiser les esprits les plus brutaux. Ce thème pourrait être rousseauiste, ou même plus ancien encore. Mais Fritsch ne s'arrête pas là. La ville constitue à ses yeux un danger pour la survie même de la nation — à entendre dans un sens ethnique : « Nous avons dû prendre conscience du fait que, dans les villes et les régions industrielles, le peuple court de graves dangers ; ce n'est pas là un terrain (*Boden*) favorable à une prospérité durable de la race (*Geschlechter*) ; les habitants des villes sont voués à une mort rapide. »<sup>47</sup>

C'est que Fritsch a lu les ouvrages de l'anthropologue Otto Ammon. Après avoir mené des études statistiques sur la taille du crâne, la couleur des yeux et celles des cheveux, ainsi que sur la taille des habitants du pays de Bade, Otto Ammon a constaté que les hommes au crâne long (dolichocéphales) sont moins nombreux qu'autrefois dans les campagnes, comme l'attestent les fouilles archéologiques. Pour Ammon, cela s'expliquerait par le fait que les dolichocéphales auraient une tendance naturelle (et héréditaire) à chercher la promotion sociale hors de leur village natal. Ainsi, c'est l'esprit d'entreprise qui fonderait la « loi de concentration urbaine des dolichocéphales ». A la ville, ces hommes d'élite formeraient les classes supérieures, mais ils se reproduiraient peu, et ruineraient leur santé. Aussi serait-il essentiel pour l'avenir de la nation que les campagnes continuent à fournir des dolichocéphales en bonne santé<sup>48</sup>.

---

<sup>46</sup> T.FRITSCH, 1912, p.6.

<sup>47</sup> ebenda, postface, p.30.

<sup>48</sup> cf. O.AMMON : *Die natürliche Auslese beim Menschen — Auf Grund der Ergebnisse der anthropologischen Untersuchungen der Wehrpflichtigen in Baden und anderer Materialien*, G. Fischer, Jena, 1893; *Die Gesellschaftsordnung und ihre natürlichen Grundlagen — Entwurf einer Sozialanthropologie zum Gebrauch für alle Gebildeten, die sich mit sozialen Fragen befassen*, G.Fischer, Jena, 1895; *Zur Anthropologie der Badener — Bericht über die von der Anthropologischen Kommission des Karlsruher Altertumsvereins an Wehrpflichtigen und Mittelschülern vorgenommenen Untersuchungen*, G.Fischer, Jena, 1899.

La loi d'Ammon n'est finalement qu'une réécriture pseudo-scientifique du vieux mythe de la supériorité intrinsèque du monde rural<sup>49</sup>. Mais Ammon exerça une influence décisive sur nombre de ses contemporains, à commencer par Fritsch, pour qui la seule façon d'éviter « le déclin de la nation », « l'épuisement du peuple », consistait à ce que « du sang rural vienne raviver la race »<sup>50</sup>. Sinon, affirmait-il, l'Allemagne cesserait d'être allemande. Les étrangers, originaires de l'Est pour la plupart, n'étaient-ils pas déjà « sur le point de déraciner la germanité »<sup>51</sup> ?

Très logiquement, Fritsch fonda une communauté rurale en 1910, dans le Brandebourg, en s'inspirant d'Eden. Si cette colonie baptisée *Heimland* fut de taille réduite et dut être dissoute au bout d'une vingtaine d'années, elle présente toutefois un intérêt historique dans la mesure où elle fut une véritable colonie raciste<sup>52</sup>. La grange arborait une grande croix gammée, et les colons, ou même les visiteurs comme les *Wandervögel*, ne pouvaient être que de race aryenne<sup>53</sup>. Quant aux enfants et aux adolescents accueillis à *Heimland*, Fritsch rêvaient d'en faire des Aryens blonds, puissants et travailleurs, qui n'auraient pris pour épouses que des femmes saines ne se préoccupant que des tâches domestiques<sup>54</sup>.

Cette colonie raciste ne fut pas la seule du genre. D'autres « haras humains » se constituèrent à la même époque avec le but avoué de faire se reproduire des Germains de grande qualité dans un cadre propice à leur bon développement. On peut ainsi citer la colonie de la Tefal, fondée en 1920 par Richard Ungewitter. Ungewitter était non seulement l'un des principaux propagateurs du mouvement nudiste en Allemagne, mais également un teutomane fanatique, qui reçut une pension d'honneur sous le Troisième Reich pour sa contribution à la santé publique. Fondateur de l'« Association pour la vie ascendante » (*Treibund für aufsteigendes Leben*), Ungewitter appelait à mettre au monde des enfants racialement sains en pratiquant l'élevage humain et la stricte sélection des géniteurs, comme on le fait pour les bestiaux. La nudité devait permettre de restaurer le rapport originel entre les hommes et les femmes, un rapport non déformé par la civilisation. Plus encore, les futurs partenaires devaient pouvoir juger de la constitution physique de la personne désirée (y compris de la qualité de ses organes sexuels !), et, dans une optique eugéniste,

---

<sup>49</sup> cf. R.P.SIEFERLE, 1984, chap.16.

<sup>50</sup> T.FRITSCH, 1912, p.30.

<sup>51</sup> *Siedlungs-Genossenschaft Heimland e.G.m.b.H. — Ein Weg zur Erneuerung des deutschen Volkslebens*; cité par U.LINSE, in: „Völkisch-rassische Siedlungen der Lebensreform“, in: U.PUSCHNER/W.SCHMITZ/J.H.ULBRICHT (Hg.): *Handbuch zur „völkischen“ Bewegung 1871-1918*, K.G.Saur, München, 1996, p.403.

<sup>52</sup> cf. A.QUINCHON-CAUDAL, 2012.

<sup>53</sup> cf. P.STAUFF, 1912; in: J.FRECOT / J.F.GEIST / D.KERBS: *Fidus 1868-1948 — Zur ästhetischen Praxis bürgerlicher Fluchtbewegungen*, Rogner & Bernhard, München, 1972.

<sup>54</sup> cf. M.BÖNISCH : „Die »Hammer«-Bewegung“, in: U.PUSCHNER/W.SCHMITZ/J.H.ULBRICHT, 1996, p.341-365.

déterminer qui est le ou la meilleur(e) pour l'avenir de la race.<sup>55</sup> Seul le contact direct — c'est-à-dire sans vêtement — avec la nature était propice selon Ungewitter au bon choix du partenaire. Quant aux « bains de lumière et de soleil » (*Luft- und Sonnenbäder*), naturellement impossibles en ville, ainsi qu'à la gymnastique pratiquée nu à la manière des anciens Grecs, ils étaient censés renforcer le corps et fortifier l'esprit. Voici par exemple ce que l'on pouvait lire dans l'une des revues de Ungewitter : « [Seule la nature est capable] d'étouffer les moeurs et les pratiques qui viennent altérer la vie. [...] [Seule la nature est capable], au prix de grands sacrifices, [de conduire l'homme] à la perfection. »<sup>56</sup>

Ce qui se dessine dans la communauté de Richard Ungewitter, comme dans beaucoup d'autres, c'est un rapport de plus en plus mystique à la nature. La colonie de la Tefal constituait d'ailleurs un haut lieu de spiritualité germanique, où se réunissaient de nombreux adeptes des théories *völkisch* autour de pratiques religieuses d'inspiration orientale. L'eugénisme pratiqué dans les colonies rurales n'était donc pas identique à celui de la plupart des médecins de ville : loin d'être un matérialisme biologique, il était pénétré de religiosité. Le végétarisme que s'imposaient la plupart des tenants de la *Lebensreform* témoigne lui aussi de ce besoin de régénération physique et spirituelle. La nourriture issue directement de la terre était considérée comme nécessairement bonne, saine, propice au progrès de l'espèce ou de la race, seule source de régénération. Ainsi, dans le courant des années 1920, le retour à la terre prend-il des allures de mouvement de lutte contre la sécularisation et de re-spiritualisation du monde. La célèbre « Prière à la lumière » de l'artiste Fidus (Hugo Höppener) en témoigne bien : un homme nu, debout sur une colline, célèbre la lumière<sup>57</sup>.

## **La terre, source de la vraie vie nordique**

La conception nazie du sol est très largement héritée de cette vision mystique du rapport à la nature. Mais chez les penseurs nationaux-socialistes, la terre n'offre pas seulement un havre de paix propice à la guérison du corps et de

---

<sup>55</sup> cf. M.CLUET : *La « libre culture » — Le Mouvement nudiste en Allemagne depuis ses origines au seuil du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'arrivée de Hitler au pouvoir (1905-1933) — Présupposés, développements et enjeux historiques*, Atelier national de reproduction des thèses, Lille, 2002, 4<sup>e</sup> section, chap.3 ; cf. également U.LINSE : „Sexualreform und Sexualberatung“, in : D.KERBS/J.REULECKE, 1998, p.211-226.

<sup>56</sup> W.HENTSCHEL, in: *Aufsteigendes Leben*; cité par B.WEDEMAYER : „Zurück zur deutschen Natur“ — Theorie und Praxis der völkischen Lebensreformbewegung im Spannungsfeld von „Natur“, „Kultur“ und „Zivilisation““, in: R.W.BREDNICH / A.SCHNEIDER / U.WERNER (Hg.) : *Natur – Kultur — Volkskundliche Perspektiven auf Mensch und Welt*, 32.Kongreß der Deutschen Gesellschaft für Volkskunde in Halle vom 27.9. bis 1.10.1999, Waxmann, Münster, 2001, p.389.

<sup>57</sup> La première version de cette « Lichtgebet » date de 1908.

l'âme ; elle va jusqu'à façonner l'être humain et sa race. Puisque la terre allemande a « fait » l'homme allemand — à commencer par l'homme de la race d'élite, l'homme nordique —, puisqu'elle lui a conféré son idiosyncrasie, elle est donc sans égale, et sacrée, comme le sang allemand est sacré. Richard Walther Darré, le Ministre du Reich pour l'alimentation et l'agriculture, le déclara en 1933 : La « loi vitale de l'union *du sang et du sol* » est « l'un des piliers idéologique du nouvel Etat » nazi<sup>58</sup>.

Comment Darré justifie-t-il cette association ? Agronome de formation, il affirme que l'étude des animaux domestiques l'a amené à comprendre certains phénomènes historiques relatifs aux races humaines<sup>59</sup>. Refusant l'idée communément admise à son époque selon laquelle la race nordique serait issue d'une race de guerriers nomades originaires d'Eurasie, Darré s'appuie sur l'importance de l'élevage porcin dans la culture allemande pour affirmer que, depuis le Paléolithique, les paysans nordiques seraient des sédentaires<sup>60</sup>. En effet, les porcs ne peuvent pas se déplacer sur de longues distances. De plus, les anciennes peuplades germaniques avaient coutume de sacrifier des porcs. Les hommes de race nordique ne se seraient donc pas mêlés aux nomades, mais auraient toujours été des paysans. Comme l'écrit le journaliste Johann von Leers, un proche de Darré, « depuis 15 000 à 10 000 ans avant J.C., nos ancêtres, qui étaient de notre espèce, de notre sang, de notre race, sont installés dans notre pays. Il avait raison ce paysan qui dit un jour à un grand seigneur : « Seigneur, ma lignée est aussi ancienne que les vents qui soufflent ici... ». »<sup>61</sup>

Si Darré rejette énergiquement le nomadisme — qu'il associe rapidement au sémitisme —, c'est qu'il voit dans ces deux modes de vie la source de deux modes de pensée fondamentalement différents. A l'en croire, le nomade, parce qu'il ne fait que suivre son troupeau et n'a pas d'attache, conçoit la vie sur le mode du parasitisme. Il cherche son intérêt, « dévore »<sup>62</sup> tout ce qu'il trouve, avant de continuer sa route, sans jamais rien créer de beau. La dureté de ses conditions de vie le rendent par ailleurs cruel et lâche. Le sédentaire, au contraire, est l'homme de la responsabilité, de l'action, et du sens de la communauté. Il est créateur de « culture » : d'agri-culture, et de culture spirituelle et artistique.

Au fil des siècles, le paysan de race nordique aurait donc acquis la capacité de s'ancrer dans un sol, dont l'intégrité aurait été garantie par des lois spécifiquement germaniques — un sol qui lui aurait donné en retour la possibilité de cultiver son caractère de race aux qualités exceptionnelles. Mais

---

<sup>58</sup> R.W.DARRE : *Das Bauerntum als Lebensquell der Nordischen Rasse*, Lehmann, München, 1934, préface à la deuxième édition (1933).

<sup>59</sup> ebenda, préface à la première édition (1928).

<sup>60</sup> ebenda, chap.1.

<sup>61</sup> J.V.LEERS : *Odal — Das Lebensgesetz eines ewigen Deutschland*, 2.Auflage, Blut und Boden Verlag, Goslar, 1936, p.18.

<sup>62</sup> Darré rattache à tort le mot « nomade » à la racine grecque « nome » (« se repaître de »).

chaque fois que ce rapport organique à la terre et à la lignée aurait été perturbé dans l'histoire de la race nordique, c'est toute la culture de la nation qui se serait effondrée.

Le retour à la terre apparaît donc dans cette optique comme une nécessité vitale pour la race. Alors que le long roman de Hans Grimm « Peuple sans espace »<sup>63</sup> diffusait avec succès dans l'opinion publique en 1926 l'idée qu'il serait nécessaire d'étendre l'espace vital du peuple allemand, tellement amputé par les traités de paix, des penseurs nationalistes inversèrent la perspective et s'inquiétèrent de voir les marches orientales de l'Allemagne devenir « un espace sans peuple », c'est-à-dire de vastes terres agricoles exploitées par de la main d'oeuvre slave, et non plus par des travailleurs allemands.

Il convient d'évoquer ici le groupement ultranationaliste des Artamans<sup>64</sup>, né au début des années 1920 à l'initiative du principal théoricien des haras humains, le chimiste Willibald Hentschel. Inquiet de voir les travailleurs saisonniers polonais se faire toujours plus nombreux dans les grandes exploitations de l'est du pays, Hentschel appela en 1923 la jeunesse allemande à « former une armée, non pour combattre la France ou l'Angleterre, mais l'enfer qui nous menace : la cupidité et la jouissance, le mammonisme et les plaisirs privés »<sup>65</sup>. Les Artamans (du nom d'une divinité aryenne) se constituèrent effectivement l'année suivante en troupes mixtes de « gardiens de la glèbe » (*Schollenhüter*) : il s'agissait de jeunes gens de différents milieux sociaux, n'ayant pour la plupart aucune expérience du travail de la terre, mais que leurs convictions nationalistes amenaient à accepter de travailler contre de bas salaires pour constituer une « paysannerie des territoires frontaliers »<sup>66</sup>. « Communauté d'action portée par la voix du sang », les Artamans conférèrent à leur démarche une dimension mystique. L'un des fondateurs, Bruno Tanzmann, s'adressa ainsi en 1924 à la jeunesse allemande : « Il ne s'agit pas seulement de remplacer les centaines de milliers de travailleurs polonais — en cas de besoin, on pourrait tout aussi bien battre le rappel des masses de chômeurs qui vivent dans les villes — ; non, il s'agit pour l'âme de la jeunesse de s'appropriier la vie rurale, de retrouver la joie d'exercer un travail physique sain, le courage et la volonté d'accomplir une tâche sans se soucier de sa carrière, de purifier ses sens grâce au doux parfum des champs et des prairies.»<sup>67</sup>. On lit également dans la revue nationaliste *Die Kommenden* : « Le chemin qui nous mène vers l'Est est un chemin qui renouvelle notre lien à la terre et à Dieu. »<sup>68</sup> La vision est même

---

<sup>63</sup> H.GRIMM: *Volk ohne Raum*, A.Langens, München, 1926.

<sup>64</sup> cf. K.BERGMANN, 1970, chap.2.6 et suiv. ; cf. également P.E.BECKER: *Zur Geschichte der Rassenhygiene — Wege ins Dritte Reich*, Georg Thieme Verlag, Stuttgart, 1988, chap. „Willibald Hentschel“.

<sup>65</sup> W.HENTSCHEL : „Was soll nun aus uns werden?“, in: *Deutsche Bauernhochschule*, Jahrgang III, 1923, Heft 3, cité par K.BERGMANN, 1970, p.249.

<sup>66</sup> cf. H.PROSS, 1964, chap. „Arbeiterjugend“.

<sup>67</sup> ebenda, chap. „Arbeitslager und Arbeitsdienst“, p.308.

<sup>68</sup> ebenda, chap. „Raum — Reich — Rasse“, p.346.

souvent apocalyptique : « La colonisation, c'est la fin (*Umbruch*) du monde ancien, [et] la naissance (*Aufbruch*) d'un monde nouveau »<sup>69</sup>.

Il faut se souvenir que Darré et Himmler furent eux-mêmes membres des Artamans. Toutefois, leurs conceptions de la paysannerie divergèrent au cours des années, au point de refléter toute l'ambiguïté du rapport du national-socialisme à la modernité. Darré était un nostalgique, idéologiquement assez proche des conservateurs du début du siècle. Son idéal de la paysannerie se situait dans un passé idéalisé, un temps germanique originel difficile à situer sur un échelle chronologique. On peut donc dire qu'il avait une conception essentiellement temporelle du sol. Le sol, c'est pour lui l'histoire, la longue succession des ancêtres, l'identité du *Volk*. Heinrich Himmler, au contraire, en avait une conception spatiale. Il rêvait d'instaurer un ordre de paysans-soldats, ou de soldats-paysans, qui conquerreraient des terres nouvelles (le fameux « Lebensraum ») et règneraient en maîtres sur de grands latifundia, exploités par les populations asservies. Les techniques nouvelles de production y auraient toute leur place.

Le « romantisme agraire » de Himmler est donc nettement plus moderne que celui de Darré. Il témoigne d'une évolution fondamentale du mythe du sang et du sol sous le Troisième Reich. Si, pour Darré comme pour les conservateurs du début du siècle, le paysan est nécessairement ancré dans sa terre depuis des millénaires, Himmler tend quant à lui à faire du mot « paysan » un synonyme de « nordique ». En d'autres termes, même un citadin peut participer de la grandeur de la paysannerie allemande pour peu qu'il soit de race nordique. Et le Nordique n'est pas ennemi des sciences et des techniques. Au contraire, il est fondamentalement prométhéen. Désormais, dans le sillage du triomphe de la pensée raciale, l'antithèse du paysan, ce n'est plus l'homme dégénéré de la grande ville, mais le facteur même de cette dégénérescence : le Juif et, dans une moindre mesure, le Slave<sup>70</sup>.

Par cette étude rapide du culte de la terre, j'ai voulu montrer que l'opposition classique ville-campagne prend une forme particulière dans la pensée allemande de droite. Elle se reflète dans le couple *Kultur-Zivilisation*, avec ses synonymes : peuple-Etat, communauté-société<sup>71</sup>. Progressivement, cette

---

<sup>69</sup> ARTAMANS, cités par G.A.KÜPPERS: *Deutsche Siedlung — Idee und Wirklichkeit — Gesamtdarstellung des deutschen Siedlungswesens in allen Formen und Spielarten*, Inauguraldissertation zur Erlangung der staatswissenschaftlichen Doktorwürde genehmigt von der Philosophischen Fakultät der Friedrich Wilhelms Universität zu Berlin, erschienen im Verlag „Die Grundstücks-Warte“, Berlin, 1933, p.17.

<sup>70</sup> cf. R.P.SIEFERLE, 1984, chap.16.

<sup>71</sup>cf. F.Tönnies: *Gemeinschaft und Gesellschaft — Abhandlung des Communismus und des Socialismus als empirischer Culturformen*, R.Reisland, Leipzig, 1887.



opposition bien connue se racialise pour devenir l'antinomie allemand-étranger, allemand-slave, et parallèlement allemand-juif. Plus la terre acquiert une valeur sacrée, plus sa défense ou sa reconquête s'apparentent à une croisade.

On constate donc une fois encore le poids des représentations liées à la nature dans la pensée allemande, et la tendance à sanctifier — pour ne pas dire à déifier — cette Nature, considérée comme nécessairement bonne.